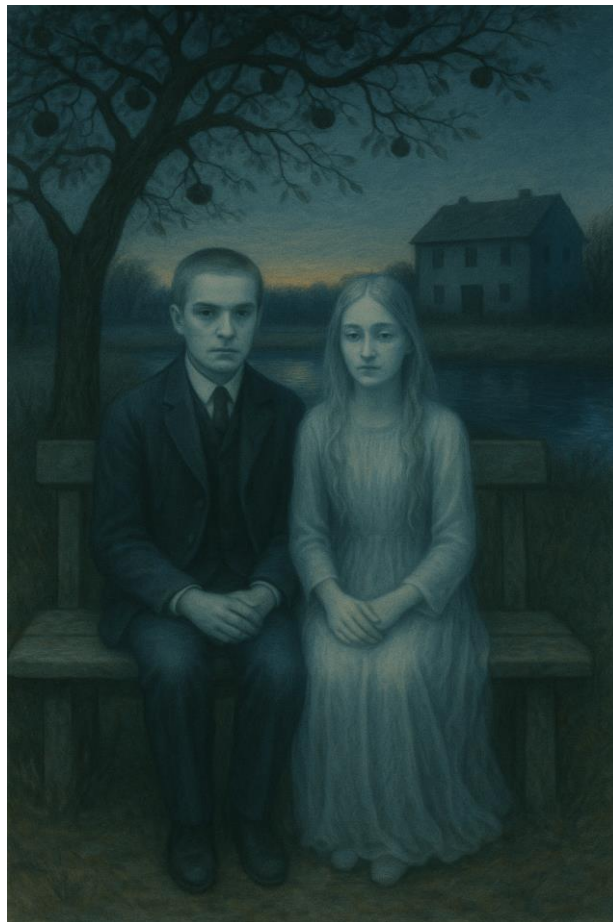


Denis CLARINVAL

METAMORPHOSE DU MAL



Deux voix se lèvent, non de la vie qu'elles ont déjà quittée, mais d'un lieu où le nom persiste après la chair. Elles ne parlent pas pour se répondre, mais parce que la nuit les traverse. Dialogue spectral en deux voix parallèles, une liturgie où le tragique ne parle plus mais persiste...

GRETE

L'automne... il envahit l'espace. Une progression noire, lourdement dissimulée sous l'orée de la forêt. L'ombre avance sans un bruit, comme un spectre qui se faufile, glissant, rampant dans l'ombre de l'âme. Regarde bien, tu vois cette lumière ? Elle est fragile, déjà tendue vers la fin, comme un souffle qui cherche à s'éteindre. L'âme de la forêt, c'est une lente agonie. Ne le sens-tu pas, cette étrange étrangeté, ce malaise croissant ?

GEORG

Oui, je le sens. C'est comme si l'automne était une désillusion silencieuse. Il se faufile dans la terre, se couchant sur chaque brindille, dans la mousse. Tout est poids. Et cette minute, cette minute de destruction... muette, presque prémonitoire, qui écrase le monde sous son silence. Rien ne se dit ici, tout se fait dans le non-dit, comme une préfiguration. Là-bas, le lépreux sous l'arbre nu, ses yeux sont pleins de la même lenteur, du même poids. Il n'est plus qu'un fragment d'une souffrance qui ne passe jamais. Il attend... attend quoi ? Il semble que même lui ait perdu la parole.

GRETE

Tu vois dans cet homme... quelque chose de plus grand que sa maladie, non ? Il n'est pas juste un spectre, il est l'incarnation de l'oubli. Celui qui a laissé sa souffrance devenir forme. Sa présence semble... figée. L'âme du monde s'est figée en lui. Il est ce qui reste de la lumière, une lueur morte. Regarde la scène, l'arbre nu, le ciel pâle... tout cela se ferme autour de lui, en lui. Il est comme l'image du monde qui perd son âme.

GEORG

Et puis il y a la cloche, là, au loin. Elle sonne, une note de fin, une note de solitude. Elle appelle, mais l'écho ne revient jamais. Le berger, ce simple messenger, il mène ses chevaux, mais eux aussi sont des fantômes, tu vois ? Ces chevaux noirs et rouges, ils portent l'obscurité et le sang. Ils marchent, comme en rêve, comme des ombres marchant à travers l'histoire, sans jamais parvenir à un but. Loin, là où ils vont, c'est vers une fin... mais une fin qui n'arrive jamais.

GRETE

Oui... et sous les noisetiers, ce chasseur, il a les mains trempées de sang. Ses gestes sont vides, la bête qu'il a tuée ne l'intéresse même plus. Ses mains fument. L'odeur de la chair, de la bête morte, se mêle à celle de la forêt. Il n'y a pas de beauté dans cette scène, rien qu'une histoire tragique, une scène qui ne fait que répéter la violence. Regarde les corneilles... trois, elles s'envolent. Leur vol, c'est comme une mélodie dissonante. Leur vol n'est plus qu'un écho, une longue plainte. Une sonate qui meurt dans la nuit. Pourquoi cette tristesse ? Elle n'est pas d'ici, elle vient de plus loin, du fond de la terre, du fond de nos âmes...

GEORG

Et tu vois, ce nuage d'or, tout ce qui brille est un mirage. Il disparaît. Il se dissout sans un bruit, comme tout ce qui semble sacré... Il est là, et pourtant il n'est plus là. Nous avons la beauté à portée de main, mais elle se dérobe. Comme un rêve dont l'intensité s'éteint au matin. C'est là, mais déjà, il n'y a plus que l'écho. Et ces garçons près du moulin, leurs flammes... Elles sont la sœur de la souffrance. C'est le feu d'un monde en ruines, un monde où même les flammes ne peuvent plus nous réchauffer. Regarde la lumière... elle brûle, mais cette chaleur... elle est futile, elle ne fait que souligner notre mortalité. Leur rire, enterré dans leurs cheveux pourpres, ce n'est pas un rire de joie, c'est une moquerie, une ironie du monde. Ils se réjouissent de la fin... c'est comme si la fin était déjà là, dans le rire et dans la lumière, mais aucun d'eux ne le voit. Ils sont comme des âmes perdues, errant sans but.

GRETE

Et ce lieu, ce chemin pierreux, qui passe juste là, tout près... Il semble ne mener nulle part. C'est un chemin dans l'intérieur des âmes. Tout s'y perd. Chaque pas, chaque respiration, c'est une note qui se dissout dans l'obscurité. Tout se fond. Ce n'est ni le début, ni la fin. Mais quelque chose s'écrit ici, dans l'ombre du monde. Nous croyons que le crime est ici, que le mal est là, mais il est dans le regard du poète. Ce chemin n'est qu'une illusion. Ou peut-être est-ce là une porte, la porte que l'on ne peut franchir, parce que nous avons déjà tout oublié. Et pourtant, tout nous appelle à travers ce voile.

GEORG

Oui, tout est illusion, et pourtant tout est réel. Ce que nous appelons mal, ce n'est pas vraiment mal. C'est juste la forme du monde, une forme qui se transforme sans fin, qui ne s'arrête jamais.

La forêt, la lumière, l'ombre, tout cela forme un cercle. Le mouvement du mal n'est pas ce que nous pensons. Il n'est pas ce que l'on voit. C'est quelque chose de plus vaste, de plus profond. Quelque chose qui va bien au-delà de notre regard. C'est dans l'invisible que tout se cache. Et pourtant, nous continuons à chercher. Nous cherchons ce qui est déjà là, mais que nous ne pouvons pas voir. Nous cherchons à comprendre un mal qui n'existe que dans la métamorphose du monde. Mais tout ce qui se transforme reste le même. La souffrance, le sang, la lumière, tout est un jeu, une danse, un rituel sans fin.

GRETE

Les épines-vinettes... vois-tu, elles ont disparu. Le temps a effacé tout ce qui semblait solide, ancré dans le sol, tout ce qui était véritablement vivant. Et tout au long de l'année, il y a ce rêve de plomb, suspendu dans l'air sous les pins. Le monde se fige, comme si chaque chose attendait de se perdre dans le néant. Il y a une peur dans cet air, une obscurité verte, presque palpable. Elle semble nous engloutir, une densité lourde comme une cicatrice ancienne, une mémoire qui ne se dissipe pas, une mémoire figée. Regarde là-bas, tu entends ? Ce gargouillement... C'est l'écho d'un noyé. Quelqu'un qui ne s'est pas simplement perdu, mais qui a sombré dans l'invisible, dans l'inexorable.

GEORG

Oui, ce noyé, ce désespoir liquide. Il semble qu'il soit là, toujours présent, même dans le silence. Rien ne meurt réellement ici, n'est-ce pas ? Chaque chose se transforme, se perd dans les eaux de l'étang. Et ce pêcheur, ce pêcheur noir, qui sort de l'eau un grand poisson... Il n'est pas seulement un homme qui pêche. Il est le visage du mal, un visage plein de cruauté et d'égarement. Ce poisson, ce n'est pas simplement une prise, c'est la matière de l'ombre qui s'extirpe des profondeurs, une matière sombre et tordue, un reflet du monde tel qu'il se voit dans les eaux de l'âme humaine. Chaque mouvement du pêcheur est comme une violence qui sort des abysses pour être dévoilée.

GRETE

Et ses yeux... ces yeux qui luisent de terreur, de pure étrangeté, mais qui ne peuvent jamais être assouvis. Les voix des roseaux qui se dressent derrière lui, c'est l'écho d'une querelle ancienne, d'une discorde qui ne finit jamais. C'est comme un souffle du passé qui s'agite à l'unisson des voix des hommes, ces voix qui ne s'éteignent jamais. Tout ici se mélange : l'eau,

l'air, les voix... C'est une symphonie dissonante, une façon de vivre dans les terreurs de l'histoire. Le pêcheur, bercé par sa barque rouge, avance, mais il avance dans des légendes sombres, dans une mer de sang et d'histoires oubliées. Il n'échappe pas à cette histoire... il la porte.

GEORG

Et il vit dans ces légendes. Pas celles qu'on raconte au coin du feu, mais les légendes de la race, des ancêtres qui, dans leur sagesse ou leur malheur, ont laissé leurs traces indélébiles. Ces légendes sont gravées dans les âmes. Elles sont la mémoire collective des peurs et des souffrances des siècles passés, des douleurs qui se tissent à travers le temps. Et les yeux de pierre... ces yeux ouverts sur les nuits sans fin, sur les ténèbres qui ne se dissipent jamais. C'est là que réside le mal. Ce mal qui ne peut être éliminé, mais qui nous regarde fixement, comme si nous en faisons partie. Le mal n'est pas quelque chose d'extérieur à nous. Il est en nous, dans notre sang.

GRETE

Et le pêcheur... tu vois, il ne s'arrête jamais. Il ne peut pas. Mais toi, toi, vois-tu ce qui te force à t'immobiliser ? Ces marches délabrées... elles sont comme une prison. Elles te figent dans une époque révolue, dans la maison de tes pères. C'est là, au sein de cette mémoire familiale, que le poids du passé s'écrase sur toi. Ces marches ne sont pas seulement des pierres usées. Elles sont les ombres du temps, les fantômes d'un monde ancien qui ne peut être effacé. Le mal, comme la noirceur de plomb, s'infiltre dans tout ce que tu es.

GEORG

Et c'est là que réside notre tourment, n'est-ce pas ? Là où nous nous croyons libres, là où nous pensons pouvoir agir, il y a en fait ce poids, cette noirceur de plomb, comme une malédiction invisible, qui nous retient. L'âme de la maison des pères est là, figée, comme un héritage qu'on ne peut fuir. Il est l'invisible dans l'air que nous respirons. Nous vivons dans les ruines de ce que nous croyons être notre héritage, mais c'est une ruine faite de faux souvenirs, de fragments de récits brisés. Le mal est là, dans les racines, dans les pierres des marches. Ce n'est pas simplement dans le monde, mais en nous. En chacun de nous. Chaque geste, chaque pensée, chaque silence nous lie à cet héritage de peur et de douleur.

GRETE

Nous ne pouvons pas fuir cette noirceur, cher ami. Elle est l'âme du monde, et elle nous façonne à chaque instant. Mais peut-être, au fond, c'est là que réside l'espoir. Non pas dans l'oubli, mais dans l'acceptation de ce mal. Dans le fait de le regarder en face, de le voir en nous. Car ce qui nous rend humains, ce n'est pas la perfection ou la pureté, mais cette lutte intérieure, cette reconnaissance du mal qui traverse nos vies. Cela peut paraître désespérant, mais peut-être est-ce le seul chemin vers une vérité plus profonde. Une vérité que nous devons affronter, non pas pour la changer, mais pour l'accepter. Ainsi, peut-être, pouvons-nous alors enfin échapper à la malédiction, tout en en faisant l'expérience, et trouver, au bout de ce chemin tortueux, une forme de rédemption.

Dis-moi, qu'y a-t-il dans ton regard ? Que portes-tu à tes yeux, de ta main d'argent ? Ces paupières qui tombent lourdement, comme si elles se noyaient dans un voile de pavot... Quelles illusions t'envahissent ? Et pourtant, à travers ce mur de pierre, tu vois encore. Le ciel étoilé, la Voie lactée... mais aussi Saturne, rouge. Rouge comme la colère qui brûle l'horizon, comme la fin d'un monde, comme la reine de l'ombre qui éclaire tes nuits sans fin. Tu vois cela, mais à quel prix ? Ce qui perce à travers la pierre, c'est la lumière, mais une lumière vénéneuse, maléfique, une lumière qui n'offre aucune vérité mais une douleur infinie. Et soudain, l'arbre frappe furieusement contre le mur de pierre. Il hurle dans l'obscurité. Le ciel tremble, et toi, là, sur les marches délabrées, tu es ce lien entre l'arbre, l'étoile et la pierre.

GEORG

Il y a en moi, comme un mouvement intérieur, un déchirement. L'arbre frappe, oui, comme si la nature elle-même s'effondrait sous le poids de ce monde. Mais toi, ce que tu vois, c'est plus que ce qui est... ce que tu portes dans ton regard, c'est la mort, c'est l'extinction. Et toi, l'homme, bête bleue, tremblant dans le silence... Que cherches-tu ? Que t'annoncent ces visions, ces présages ? Est-ce la fin, ou la transformation ? Le prêtre blême, l'autel noir... Cette scène qui s'étend devant nous, un sacrifice ? Un sacrifice de l'âme ou du corps ? Et ce sourire dans l'arbre, triste, mauvais... Il est là, accablant, et un enfant blêmit dans son sommeil. Que sont ces sourires, ces rires vides, qui cherchent à briser l'innocence du monde ? C'est là que tout commence à se dissoudre. La lumière est rouge, une flamme pourpre, et tout se brûle, même le phalène qui, dans sa folie, se laisse consumer par cette flamme.

GRETE

Les symboles, oui, mais aussi la violence du monde... Regarde là, ce que tu portes au cœur même du sacrifice. Ce n'est pas un simple rite. C'est une implosion des choses. La flûte de la lumière, cette flûte douce, presque divine, mais qui, en son souffle, porte aussi la mort. La flûte de la mort... Comme une musique funèbre qui traverse tout, l'air, l'âme, le corps. Elle nous enveloppe, et nous voilà immobiles sur les marches délabrées. Mais pourquoi cette immobilité ? Pourquoi restons-nous là, pétrifiés, dans la maison de nos pères ? Les pierres, l'histoire, le temps... tout cela nous retient. Comme une prison invisible. Et là, tout se tait. En bas, un ange frappe à la porte d'un doigt de cristal. Mais qui est cet ange ? Pourquoi frappe-t-il ? Ce n'est pas le messager de la lumière. Non, c'est celui de l'inconnu, de l'invisible. Il attend là, dans l'ombre de la porte, et son doigt glacé semble pointer l'horizon du destin.

GEORG

Cet ange... oui, un ange frappant à la porte, mais quelle porte ? Est-ce celle qui mène à l'espérance ou à l'oubli ? Et ce sommeil... je le ressens en moi, comme un enfer intérieur. Cette ruelle sombre, ce jardinet brun... Tout est confiné, tout est enfermé dans une petite boîte d'ombre, où même la forme de la morte commence à se dissoudre, à s'effacer dans le soir bleu. C'est une forme de désincarnation, de décomposition. Ces petites fleurs vertes, elles volent autour d'elle, comme une dernière danse de la nature mourante, et son visage l'a quittée, elle n'est plus là. C'est un vide qu'elle laisse derrière elle, une absence qui nous poursuit. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est ce penchement blême du meurtrier... Pourquoi ce meurtrier se trouve-t-il là, figé, dans l'ombre du vestibule ? Et que signifie cette adoration, cette flamme pourpre de la volupté, comme si la volupté et la violence se mélangeaient dans un même cri ? Il tombe, il meurt... le dormeur, ce dormeur dont le corps glisse dans l'obscurité. Là où il était, il n'est plus.

GRETE

Il n'est plus, mais peut-être n'a-t-il jamais été. L'obscurité est son seul refuge. Il tombe, il se laisse aller dans l'invisible, la profondeur de la nuit, là où toute réalité disparaît. La flamme rouge, la flûte de la mort : tout ça, c'est une quête sans retour, une traversée vers l'inconnu. Ce dormeur, ce meurtrier, cet ange, le sacrifice et la volupté, tout se mêle, et tout se fond dans l'obscurité. L'essentiel réside dans ce qui reste après tout cela. Cette lueur fragile qui continue

d'exister même lorsque la nuit a englouti le monde entier. Le sommeil, le meurtre, l'adoration... sont-ils une finalité ? Ou simplement les étapes de cette quête infinie, de ce qui n'est jamais tout à fait achevé, mais toujours à recommencer ?

Quelqu'un t'a quitté à la croix des chemins, et tu regardes longuement en arrière, comme si quelque chose te retenait dans cette lumière morte. Que vois-tu dans ce regard perdu, dans ce détournement ? Tu scrutes l'horizon, mais l'ombre des pommiers rabougris te dissuade d'aller plus loin. Regarde-les : comme des spectres figés dans l'agonie du temps. Ils portent une lourdeur étrange, les fruits pourpres s'accrochent à eux comme des souvenirs mourants, déjà trop vieux pour être encore réels. Et puis, il y a ce serpent, qui se faufile dans l'herbe, qui dévore lentement l'existence même, te rappelant que tout a un prix. Que cherches-tu à retrouver, à réparer, à nourrir dans cette vision pourrie de la nature ? Le mal est déjà en toi, en nous tous. Et le serpent ? C'est toi.

Tu vois cette sueur froide perler sur ton front, tu sens l'étreinte du passé qui te colle à la peau, comme un vêtement trop serré. Tu ne peux pas bouger. C'est la peur qui t'enferme dans cette auberge, sous les poutres noires, là où le vin n'est pas un réconfort mais un poison, une illusion. Le mal se fait soudainement plus palpable, dans les rêves tristes qui s'enchevêtrent avec les souvenirs de ceux que tu as perdus. Mais toi, tu ne veux pas les affronter. Non, tu préfères la douleur, cette douleur douce, bien que perverse, qui te lie encore à ce passé. Mais la vérité, Georg, c'est que tout a été changé. Les épines vinettes ont disparu, la terre est stérile, et tout ce que tu vois s'effrite sous tes yeux. Le serpent, il est déjà dans ta chair, et pourtant, tu ne veux pas l'admettre. Pourquoi cette fuite ? Pourquoi ce silence qui te dévore ? La mer, la tempête, les glaces, tout ça t'attend. Tu t'accroches à des voiles déchirées. C'est le prix que tu dois payer.

Oui, il y a en toi cette lueur de rébellion, ce désir de fuir vers quelque chose de plus pur, de plus sain, mais tout est devenu cendres autour de toi. Les griffons ? Ils tournent dans ton esprit, leurs ailes noires se déploient dans l'obscurité, ils te regardent avec mépris. Tu veux partir, mais tu sais très bien que le monde te retient dans son cercle de feu. Les temps sombres t'ont forgée, tu as vécu dans la douleur, mais cette chute flamboyante que tu cherches, tu sais qu'elle n'est pas un salut. Elle ne t'élève pas, elle te consomme. Le feu, c'est ce qui est en toi, dans ton âme, ce qui te dévore de l'intérieur, ce qui t'empêche de respirer. Mais tout ça, Georg, c'est ton

désespoir. Il est profond, il est ancien. Tout ce que tu veux, c'est fuir dans la tempête. Mais sais-tu ce que tu trouveras là-bas ? Rien, ou peut-être un vide encore plus grand. Tu cherches à échapper à ta douleur, mais tu es toi-même ce feu qui te consume. Et tu le sais. Pourquoi cette fuite alors ?

Ce désespoir, il se manifeste dans chaque souffle que tu prends, et dans cette quête sans fin vers une cible illusoire. Ce cri muet, ce silence qui te fait tomber à genoux, ce poids qui te pousse au sol. Tu le portes avec toi à chaque instant. Et dans cette vision, il y a ce mort qui te visite, il revient dans ton esprit, dans tes rêves. De son cœur s'épanche ce sang que lui-même a versé. Est-ce qu'il te juge, te tourmente ? Non, il te réveille. Ce mort, il est une part de toi, une part du passé que tu ne peux plus effacer. Le mal a été semé là, dans ce cœur perdu. Il te hante, il te défie. Son sang est le même que celui que tu portes dans tes veines. Il n'y a plus de répit, Georg. Tu ne peux plus fuir. Le sommeil est là, il se fait sombrer en toi, un noir profond, un abîme sans fin. Et pourtant, tu continues à chercher, comme si le chemin de la souffrance te guiderait vers la libération. Mais tu sais bien que tout ce que tu trouveras, c'est cette nuit imperceptible. Le cri sauvage du griffon, il résonne en toi. Mais il ne t'élèvera pas.

L'ombre verte de l'olivier cache une autre lune, mais elle n'est pas celle du salut, elle est pour toi un fardeau, une malédiction, un reflet des horreurs passées. Tout ce qui t'entoure devient un reflet de ta propre souffrance. La lune pourpre, c'est ta douleur, ta perte, et toi, tu ne peux plus t'échapper. Tu es une ombre, un écho d'un autre temps. Le passé revient toujours, implacable, et te fixe dans l'obscurité. La nuit impérissable, l'ombre de la lune, c'est là où tu es. Mais peut-être que tu n'as plus de place ailleurs. Peut-être que ce qui te reste, ce qui reste en toi, c'est la cicatrice que la vie t'a laissée.

GEORG

Grete, la douleur t'a définie, elle t'a sculptée dans ses ombres. Ce qui te reste aujourd'hui, c'est cette cicatrice profonde, un souvenir douloureux gravé dans tes veines, dans ton souffle. Mais, et je le dis à voix basse, car il faut à peine le murmurer, il est encore un instant où l'espoir pourrait s'épanouir, là, dans les fissures invisibles du temps, dans les ombres qui se font plus claires lorsque l'on les regarde de près. Pourtant, toi, tu n'as pas voulu de cette lumière. Tu as fui chaque lueur, chaque mouvement qui t'eût permis d'échapper à ce tourbillon de souffrance dans lequel tu es tombée. Tu t'es laissée engloutir par l'obscurité et maintenant, tu

l'habites, tu es devenue cette obscurité même. Il n'y a plus de retour possible. La route a été tracée, le voyage est achevé. Tout ce que tu vois autour de toi est déjà la trace de ta chute, le reflet d'une fatalité qui ne fait plus qu'un avec toi. Peut-être que tu n'as jamais cherché à t'en échapper, peut-être que tout ça t'a paru nécessaire, comme une épreuve que tu devais endurer pour te trouver toi-même, mais à quel prix ? Les griffons, les larmes de sang, la lune pourpre : tout cela t'appartient désormais. Le silence de la nuit t'engloutira, imperceptible et éternel, comme une mer sans fond dans laquelle tu te noieras sans jamais voir la surface. Et là, dans cette nuit sans fin, dans cette ombre imperceptible, tu découvriras enfin la vérité : il n'y a pas de salut dans cette course, il n'y a que l'écho de ce que tu as perdu. Tout ce que tu cherchais, tout ce que tu désirais, n'a fait que te dévorer de l'intérieur. Alors, oui, peut-être que tu t'interroges encore : est-ce que j'ai encore une place ailleurs ? Mais la réponse te le dira bientôt, Grete : il n'y a plus d'ailleurs, plus d'autre, plus d'avant, il n'y a que l'obscurité de ce qui est devenu ta demeure. Le reste est éteint, le reste n'existe plus.

GEORG, monologue

Alors que je descendais le sentier rocheux, une folie douce m'enserra, et un cri s'éleva, léger, dans la nuit. Me penchant avec des doigts d'argent sur les eaux calmes, je découvris que mon visage s'était éloigné. Une voix blanche s'adressa à moi : « Abandonne-toi. » Puis, comme un souffle, l'ombre d'un enfant se leva en moi, radieuse, ses yeux de cristal me fixant avec tendresse, jusqu'à ce que je m'effondre, en pleurs, sous les arbres, sous la vaste voûte des étoiles.

Un long chemin sans repos à travers la pierre sauvage, loin des hameaux du soir, où les troupeaux rentrent. Au loin, le soleil décline, paissant dans une prairie de cristal, tandis que son chant sauvage bouleverse le calme bleu, brisé seulement par le cri solitaire d'un oiseau qui s'efface doucement.

Mais toi, doucement, tu viens dans la nuit, là où je veille, couché sur la colline, ou dans l'orage du printemps, vibrant dans le silence. La tristesse enveloppe encore mon esprit, mais tes mains, douces et fragiles, apaisent ma poitrine, doucement, hors du souffle.

Alors que je m'avançais dans le jardin du crépuscule, la forme noire du mal s'était éloignée de moi, et le silence profond, parfumé d'hyacinthe, enveloppait la nuit. Je traversai, en une barque délicate, l'étang endormi, et une paix douce effleura mon front pétrifié.

Muet, je reposais sous les vieux saules, tandis que le ciel bleu s'étendait haut au-dessus de moi, parsemé d'étoiles scintillantes. Et comme si je regardais au-delà, je mourais doucement, et avec moi s'éteignirent la peur et la plus profonde douleur.

Alors, dans l'obscurité, s'éleva l'ombre bleue de l'enfant, radieuse, un chant tendre qui montait sur des ailes lunaires, au-dessus des cimes feuillues et des écueils de cristal, le visage blanc et lumineux de la sœur.

Je descendis, chaussé de semelles d'argent, les degrés épineux qui semblaient à la fois protéger et punir, jusqu'à la chambre blanchie à la chaux, austère et silencieuse. Là, un unique chandelier diffusait sa flamme tremblante, gardien discret d'un temps suspendu. Je m'assis, muet, enfoui dans le tissu pourpre, cherchant à voiler mon visage comme pour protéger une douleur secrète.

Puis, dans ce silence dense, la terre elle-même sembla respirer et offrir un étrange cadeau : un enfant, figure lunaire, un cadavre d'innocence, émergea lentement de mon ombre profonde. Ses bras, fragiles comme des branches cassées, glissèrent sur les éboulis pierreux, légers et doux comme une neige floconneuse qui vient apaiser la blessure de la nuit.

Ce retour de l'enfant, fragile et pâle, était une promesse muette, une renaissance venue des profondeurs, un murmure de lumière dans la pénombre où tout semblait perdu.